

Recherches sociographiques



Robert RUMILLY, *Boscoville*

Marc Leblanc et Robert Ménard

Volume 21, numéro 3, 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055904ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055904ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Leblanc, M. & Ménard, R. (1980). Compte rendu de [Robert RUMILLY, *Boscoville*]. *Recherches sociographiques*, 21(3), 383–384.
<https://doi.org/10.7202/055904ar>

professionnels. Les tensions qui pourraient résulter de l'opposition entre rôle professionnel et rôle d'employé semblent être atténuées, à ce moment (fin des années soixante) par le fait que le nombre de travailleurs sociaux-praticiens est limité, et parce que l'ensemble des travailleurs sociaux, par le biais des agences, contrôlent une grande partie du champ des services sociaux. C'est l'autonomie des agences qui garantit l'autonomie des professionnels.

C'est justement cette faiblesse qui sera illustrée lors du quatrième événement commenté par l'auteur, soit la publication du rapport Castonguay-Nepveu (Commission d'enquête sur la santé et le bien-être social). Ce rapport, et son application, va achever la déqualification des praticiens car, désormais, les agences seront publiques, et les professionnels seront confrontés avec une « remise en question du vocabulaire professionnel des travailleurs sociaux » (p. 133) et une « valorisation du personnel non diplômé » (p. 136). Le rapport propose aussi une réorganisation des professions visant à limiter et contrôler les corporations, et recommande un « modèle de gestion qui permet de compléter la division sociale du travail entre les agents ».

Pour Gilbert Renaud, l'ensemble du processus aboutit à un éclatement professionnel et amène la « prolétarianisation » de la masse des travailleurs sociaux. Cet effet négatif est dû à l'extension des rapports capitalistes à l'ensemble de la structure occupationnelle. C'est peut-être ce jugement qui constitue la partie la plus discutable de l'analyse. L'assimilation de la *déprofessionnalisation* à une *déqualification* est loin d'être évidente. Car ceci supposerait, comme le laisse entendre l'auteur, qu'il y a un lien entre professionnalisation et spécialisation, performance et expertise. La professionnalisation des travailleurs sociaux, commencée aux États-Unis vers 1920, n'est peut-être pas un phénomène de qualification propre à la nouvelle petite bourgeoisie, et l'éclatement professionnel pourrait aussi être attribué à cette « sur-professionnalisation » qui a empêché les travailleurs sociaux de s'engager, dès 1960, dans les agences publiques, puis, vers 1965, de prendre en charge les mouvements d'organisation communautaire.

Malgré cet aspect discutable du cadre théorique de l'auteur, il faut reconnaître à ce petit volume de 150 pages le mérite d'avoir présenté, de façon claire et concise, une collection de textes tirés de l'abondant discours des professionnels et des agents de service social, puis de les avoir regroupés autour d'événements déterminants de l'histoire professionnelle. Ce travail de mise en ordre du discours et de la pratique professionnels était d'autant plus difficile que le recul historique n'était pas toujours possible, tant certains événements sont récents. Il sera intéressant de vérifier jusqu'à quel point les travailleurs sociaux qui ont « vécu » cette période se reconnaissent dans l'analyse de Gilbert Renaud.

Jacques ROUSSEAU

*Département de psychologie,
Université du Québec à Trois-Rivières.*

Robert RUMILLY, *Boscoville*, Montréal, Fides, 1978, 175p.

Présenter le livre de Rumilly sur *Boscoville* c'est parler de l'œuvre de foi et de persévérance du père Albert Roger. L'auteur décrit avec chaleur les efforts du père, de ses compagnons et successeurs pour créer une institution de rééducation désormais célèbre. L'ouvrage est du même calibre que les innombrables histoires de collèges, de paroisses et de religieux qui ont été en vogue à une certaine époque au Québec; il ne constitue en rien une analyse historique rigoureuse comme nous devrions en trouver maintenant.

Il ne faut pas rechercher dans ce livre un programme de rééducation ou un guide technique pour réhabiliter des jeunes délinquants en internat. On y trouve plutôt un message qui se résume à ceci : le dévouement, l'ardeur d'un homme et la croyance en ce qu'il fait sont les sources premières des meilleurs succès d'une entreprise. Ce message est tellement amplifié qu'il devient un

panégyrique et, pour paraphraser Voltaire (cité par le *Petit Robert*), « il est toujours à craindre que le panégyrique "d'un monarque" ne passe pour une flatterie intéressée ».

L'auteur nous fait revivre la petite histoire de Boscoville au cours des années quarante et cinquante. À l'époque où l'État était pauvre et la majorité des jeunes délinquants laissés à eux-mêmes faute de ressources pour leur venir en aide, le bénévolat et la générosité marquent alors le pas. Le père Roger, inspiré des initiatives et de la ténacité de Don Bosco en Italie, se préoccupe des adolescents défavorisés de la région de Montréal. Il entreprend, avec le support de quelques bailleurs de fonds charitables (dont l'Union nationale), en 1941, un camp de vacances avec un groupe de jeunes. L'expérience se poursuit durant les années suivantes. Du lac des Deux-Montagnes, à Oka, au lac des Français, l'œuvre du père Roger se transporte finalement, en 1947, à Rivière-des-Prairies, lieu actuel de l'institution Boscoville.

Peu à peu un modèle de rééducation s'érige, en même temps qu'une institution construite par pavillons. D'un simple camp de vacances où l'objectif est de sortir les garçons de leur milieu impropre à un sain développement, l'œuvre se transforme en un internat moderne. Un centre de formation d'éducateurs est mis sur pied pour répondre aux besoins du personnel. Un programme d'activités récréatives, sportives et culturelles reliées à un enseignement scolaire particulier (système de fiches individuelles) constituent les instruments de base avec lesquels les éducateurs entreprennent de rééduquer les adolescents délinquants.

Robert Rumilly décrit avec emphase les événements des années quarante et cinquante. Le livre est centré sur le promoteur de Boscoville, le père Roger ; c'est pourquoi l'auteur est si peu éloquent sur le développement de l'institution après le départ de celui-ci : l'histoire de Boscoville au cours des années soixante et soixante-dix. Un panégyrique ne peut souffrir les moments difficiles. C'est probablement pour cela que Rumilly est si peu explicite sur le départ du père Roger ; on perçoit certaines difficultés, certaines divergences d'opinions, sinon certains conflits avec l'équipe d'éducateurs laïcs, mais rien de plus. Pourquoi l'auteur ne fait-il pas une analyse plus objective de cet événement marquant pour l'évolution de Boscoville, pour son passage d'une philosophie de bénévolat charitable à un certain professionnalisme, à une rééducation sur des bases scientifiques ?

Est aussi absente du livre, en termes d'une analyse poussée, l'émergence d'une conception de la rééducation qui s'alimente à deux sources principales : les expériences des éducateurs dans des mouvements de jeunesse (J.E.C. et scoutisme) et leur alimentation scientifique (théorie psychanalytique, théorie de projet, etc.). C'est au cours de la seconde moitié des années cinquante que les premiers éducateurs de Boscoville ont été nourris de théories et expériences antérieures de rééducation des jeunes délinquants qui s'appuient sur une démarche scientifique. Partiellement absent aussi est le rôle d'architecte et de contracteur qu'a joué Gendreau dans le développement, non pas de l'institution, mais de son programme et de son approche de rééducation.

Au début des années soixante, Boscoville fait figure d'un internat moderne, à l'avant-garde par son approche des délinquants. Son rayonnement traverse les continents. De plusieurs pays des visiteurs viennent constater, s'inspirer des réalisations de l'institution québécoise. Mais c'est en quelques pages que l'auteur décrit cette période de consolidation des moyens de rééducation et du fonctionnement de Boscoville dans sa pleine maturité. Il est difficile de commenter sérieusement le livre de Rumilly sur les années soixante et soixante-dix : il est trop imprécis et incomplet. D'ailleurs une approche historiographique comme celle de Rumilly ne saurait suffire à la tâche.

Ceux qui aimeraient consulter le livre pour s'informer sur les méthodes rééducatives de l'institution devront porter leur choix ailleurs. Il n'apporte aucune connaissance approfondie à l'histoire du développement des méthodes de rééducation et il n'apporte qu'une contribution partielle à l'histoire de l'institution Boscoville, qui, dans ce livre, est par ailleurs limitée aux années quarante et cinquante.

Marc LEBLANC
Robert MÉNARD

*Département de criminologie,
Université de Montréal.*